

**ELIF DAYAL**

**1 GRAMME  
LE POIDS  
DU DIABLE**



Elif Dayal

1 GRAMME,  
LE POIDS DU DIABLE

© Elif Dayal, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4109-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Toute ressemblance éventuelle avec des faits, des entreprises, des noms ou des personnes existant ou ayant existé est purement fortuite, et ne peut être que le fruit d'une coïncidence totalement involontaire.

« Vendre son âme au diable est plus jouissif que de le vendre à l'être humain... »

Elif Dayal

J'étais encore sous calmant lorsque je me dirigeai, depuis mon immeuble, square Alboni, vers le café le plus proche. Je venais de quitter avec beaucoup de difficultés le drap jauni de mon lit, devenu une tombe transitoire.

Tout me semblait insurmontable ; le bruit à l'extérieur de mon immeuble haussmannien paraissait m'agresser : chaque coup de klaxon, chaque personne pressée repoussant au lendemain les objectifs de sa vie, envahie par une frustration latente, prête à exploser comme une bombe à retardement. L'activité des gens violait mon espace vital qui, jour après jour, était de plus en plus restreint. En cette fin de journée d'été, l'oxygène circulait uniquement autour de cette pièce, dans laquelle un matelas massif gardait la forme de ma silhouette, comme si mon âme était restée allongée sur ce grand rectangle de 30 cm d'épaisseur à mémoire de forme.

Le lit se trouvait contre le mur du fond, une table de chevet Louis XVI, avec du marbre d'Italie, de chaque côté. Au plafond, il y avait des ornements sculptés, dont l'élégance et la précision ne suffisaient pas à voiler l'angoisse que provoquait sa blancheur mortuaire.

Il m'arrivait de me lever le matin et d'avoir la sensation que ces parois imposantes d'immeuble historique, aussi solides que cossues, s'approchaient de moi pour m'écraser à travers leurs centimètres de murs épais.

Le parquet de chêne se réveillait à chacun de mes pas, alourdi par le fardeau de la vie.

Le tapis décoratif en peau de zèbre coupait parfaitement le style élégant et classique de l'architecture de ce bâtiment prestigieux. Les lampes de chevet transparentes Art déco se mariaient étrangement au style néo-classique des petites tables.

Ce matin-là, ma chambre n'avait pas l'aspect habituel, tout était désordonné, comme si une bagarre avait eu lieu. Ma tête semblait peser des tonnes, mon regard restait flou, avec, par moments, des faisceaux lumineux qui m'éblouissaient. Je me disais que je devais voir le médecin de toute urgence, pour lui demander si ces nouveaux calmants n'avaient pas trop d'effets secondaires. Je marchais comme un amnésique pouvait le faire, chaque pas était hésitant, mon regard se dispersait dans des détails furtifs, puis se perdait dans

d'autres. Je n'avais aucune idée de ce que j'avais fait la veille, mais je voyais des bouteilles d'alcool vides et des taches rouges absorbées par le tissu des draps, passés d'un blanc sale à un rouge globule.

Je m'assis à mon bureau et posai mes mains sur ma tête pour tenter de comprendre ce qui avait provoqué cette scène. Soudain, je réalisai que j'avais peut-être franchi le seuil décisif. À cette pensée s'ensuivit une sorte d'angoisse et, paradoxalement, une grande excitation. Je fixai le lit, qui prenait petit à petit une teinte rouge sang, et me dis : « ça y est, je l'ai fait ! » Mais pour en être sûre, je devais ouvrir la couverture. Une exaltation parcourut mon corps, une sensation de supériorité me gagna. Je détenais quelque chose que personne ne pouvait imaginer. Je me sentais indestructible, je fixais ce lit qui provoquait en moi un désir charnel aussi fort que celui que pouvait ressentir un animal qui dévorait son partenaire après l'accouplement. Il était alors 11 h 11 ; mon téléphone sonna et me fit revenir à la réalité.



Tout autour de moi représentait la lourdeur de l'héritage et mon complexe d'infériorité. Mon nom aristocrate n'avait plus de sens, sans personne pour le représenter à mes côtés. La difficulté de continuer à vivre sans celle qui m'avait honoré de ses entrailles avait facilité mon pacte avec le diable.

Elle avait pris soin d'emporter avec elle la vie qu'elle représentait, car elle seule avait le pouvoir d'illuminer, par sa seule présence, les gens, un lieu.

Auprès d'elle, je me sentais aussi fier qu'un tournesol, dont le seul objectif était de s'orienter vers les rayons du soleil pour y trouver force, vitalité et beauté. Désormais, mon astre n'était plus de ce monde, et la fleur aux pétales jaunes, si belle, si admirée, dont les graines se dérobaient jalousement, retombait, laide, honteuse, dans l'oubli et le mépris.

Désormais, je n'étais plus rien, pour plus personne. Comme la Madone, maman avait laissé derrière elle une énergie qui pénétrait le cœur de chaque personne l'ayant connue. Sa présence me manquait, elle faisait de mon être banal une personne aimée, protégée. Sa beauté était indéfinissable, sans limite distincte, et tellement unique.

Lorsqu'elle était seule, je pouvais surprendre son air mélancolique, mais, dès qu'elle sentait la présence de quelqu'un, elle dégageait une sorte d'aura et de grâce. Elle cultivait un style à la fois élégant et discret. Un simple tissu pouvait laisser une empreinte mystique sur sa silhouette.

Elle portait toujours des mocassins de couture italienne, bleu marine, un pantalon de la même couleur, à pinces et de coupe carotte, en soie, ainsi qu'une chemise uniforme, continuellement associée à une écharpe de soie d'une grande maison parisienne. Ses cheveux étaient mi-longs et toujours brossés vers l'arrière, maintenus par une barrette en résine d'un bleu royal.

Elle n'avait jamais besoin d'exposer le moindre signe de richesse. Son élégance et sa grâce effaçaient n'importe quelle voiture de luxe, villa, yacht que certains pouvaient afficher ; ces derniers se retrouvaient dépouillés par sa seule présence.

Ma tristesse était à la hauteur de ma colère : elle m'avait laissé seul dans ce monde hypocrite.



Ces personnes qui, autrefois, m'invitaient, s'étaient muées en vautours cachés derrière des rochers, qui observaient la moindre faille de l'être affaibli, attendant de le dévorer.

Je n'avais jamais compris l'importance des études, malgré une mère ayant tout mis en œuvre pour provoquer un stimulus de mon cerveau. Je pouvais aussi pousser des colères contre les enseignants, qui se montraient arrogants lorsque je ne rentrais pas dans ce moule parfaitement formaté. À mes yeux, les rencontres avec les grands de ce monde valaient bien plus que n'importe quel manuel scolaire.

Maman m'avait inscrit dans un pensionnat « familial » en Suisse, espérant que cela m'aiderait à créer des liens avec des personnes influentes. Cette nouvelle expérience pouvait être salutaire dans la séparation de notre binôme charnel, dont je n'arrivais pas à me défaire.

Cette école était au pied des pistes, le silence et la beauté de la montagne devaient nous inspirer pour des projets futurs, l'écriture de grands chefs d'œuvres. Bien sûr, cet argument n'était qu'une chimère projetée par la grande force marketing de l'établissement, qui avait réussi à se faire soudoyer par de nombreux porte-monnaie bien garni. Nos préoccupations concernaient uniquement la qualité de la poudreuse. Nous étions devenus tous d'excellents experts pour savourer la légèreté de flottement qu'elle pouvait nous procurer. Ce calme était régulièrement saccagé par des bruits des hélicoptères de parents aussi infréquentables que dangereux, mais dont les enfants côtoyaient aux yeux du monde aveuglé par des médias prétentieux. Ces jeunes étaient placés dans le périmètre de l'école, fermé à tout regard indiscret, en compagnie des complices de leurs mensonges. Leurs parents puissants, hypnotisés par le règne du pouvoir et de l'argent, riaient de l'opinion publique. Dès que l'on frôlait la piste d'atterrissage de cette école, on intégrait l'élite du monde, cette poignée d'individus qui gouvernait, qui dictait la réussite d'un pays, qui fermait les yeux sur les échanges d'armes, sur le prix fixé du blé, de l'huile ou d'autres matières premières au détriment de populations abandonnées à la famine. Rentrer dans cette école, c'était prendre part à la table du mal, aux côtés de ses héritiers. L'un était la descendance de la déforestation, l'autre d'une banque responsable de la crise des subprimes, mais chacun buvait à la santé de la réussite et du contrôle du pouvoir. Avant eux, leurs parents avaient fréquenté les mêmes pistes de ski ; après eux, ce serait le tour de leurs petits-enfants, afin que le monde reste entre les mêmes mains, génération après génération. C'est ainsi que j'avais compris que mon père connaissait intimement plusieurs dictateurs, de la même manière que je fréquentais la dynastie suivante, étant donné que nous courtions le même cercle fermé.

Un passage dans cet école confirmait l'idée qu'il était impossible d'être fortuné et puissant sans être protégé par ce milieu, aussi opaque qu'influent. Dans cette école, des dictateurs comme des rois de cartels envoyaient leurs enfants côtoyer les progénitures de leurs « rivaux », et une chose était sûre ; si certains présidents avaient été, comme le clamaient parfois les médias, menacés de mort, ils auraient été tués depuis longtemps. Entre ces murs, plus personne n'était étonné de voir des rivaux, des ennemis proclamés par la presse, agir en amis.

Cette école reflétait parfaitement le monde : argent, pouvoir, trahison,